

Fabrice Perrollet

Assassin(s)

Roman



*"I turn around, it's fear.
I turn around again, and it's love"*

In Sharkey's day
Laurie Anderson

I.

Dans cet océan de gazon, les brins de Fétuques rouges demi-traçantes ou bien d'ovine durette, parsemée d'Agrostides, dressent fièrement leurs feuillages dans le jour naissant. Le soleil n'a pas encore déployé sa chaleur pour faire disparaître les gouttelettes d'eau de la rosée accrochées aux herbes nobles. Nul n'aurait imaginé que le cycle habituel des matinées de ce début de mois de juin serait perturbé. Pourtant, sans ménagement, une chaussure noire, suivie d'une autre, badinent dans ce jardin, écrasant ces brins qui bravement se redressent. Ces pas projettent les gouttelettes de rosée aux alentours, dont certaines, courageusement, s'accrochent au cuir noir de ces Doc Martens, qui, sans s'inquiéter de ces mini-drames, continue ses divagations.

Car c'est bien une question de drame qui s'agite dans le crâne du porteur de ces souliers. D'ailleurs, les perles d'eau roulant sur les chaussures noires le savent bien, glissant, tant bien que mal, sur des traces de sang et de cervelle restant attachées sur la peau de vachette noire.

Les perles de rosée, de plus en plus nombreuses sur le cuir noir, s'agglomèrent, les unes aux autres pour former de grosses gouttes, qui alors, comme un wagon fou du grand huit, dévalent jusqu'à la semelle.

Le marcheur s'arrêta et contemplait le ballet des policiers en combinaison blanche. Il pensait qu'elles étaient plus appropriées pour des zones comme Tchernobyl ou Fukushima. Néanmoins, il était certain que cela empêchait aux personnes de la police scientifiques qui sillonnaient les alentours de la propriété, d'avoir les pieds humides.

Cette question de ces pieds lui revenant sans cesse, entravait sa raison. Alors, sentant qu'il avait passé assez de temps dehors, hors de la scène de crime, il était désormais temps d'y revenir pour rassembler ces propres pensées, ainsi que les éléments factuels relevé par son équipe. Et puis, tenir son rang de commissaire.

C'était immuable, une fois après avoir pris connaissance des faits, d'avoir effectué un rapide tour aux abords de la scène de crime, le commissaire Hubert, devait marcher, si possible dans la nature, du moins, en dehors de la proche scène de crime, pour réfléchir aux déroulements des éléments déchaînés.

Certains de ses collègues tournent et retournent autour des corps et des alentours, alors que d'autres n'y font qu'un passage éclair, attendant les photos et les relevés techniques des différents corps de la police, pour se faire une idée.

À chacun son folklore. La seule vraie contrainte étant d'arriver avant et de partir après le procureur. Le reste n'est que recette et habitude.

Ses pensées l'avaient ramené derrière le château de la famille de la victime. Il avait trouvé curieux qu'il fût difficile de définir précisément où se situait le devant du derrière du château, car il offrait deux façades similaires. Il était cerné d'une mer de petits cailloux, si blancs et si ordonnés, qu'il se dégageait de cette vue, une vision un peu irréaliste, comme un décor de cinéma ou bien de ces bâtiments, de-ci, de-là, accrochés aux abords des circuits de train miniatures.

C'était un château trop récent (fin 19^e) pour s'encombrer de fioritures, d'ornements. Juste un manoir d'apparat, carré, néo-classique, aux pierres trop blanches, sans véritable style et pour tout dire, assez laid.

Il faisait plus demeure pour des défilés de costumes à rosettes et aux robes recouvertes de fourrures épaisses où ne brillaient que les rivières de diamants et les sourires aux dents blanchies. Difficile de croire qu'on pouvait vivre là-dedans. Mais elle n'avait pas empêché quiconque d'y mourir et pas seulement d'ennui.

À son arrivée sur les lieux, le majordome avait briffé le commissaire Hubert sur le domaine, aussi bien que l'aurait fait un agent immobilier : 70 km de Roissy, salon double orné de boiseries, sauna, piano,

billard, le parc de 305 ha, dont 274 ha de forêt, pour faire sa chasse privative, tennis, trois étangs, une île privée sur l'Aisne qui borde le domaine, dépendances de trois logements du personnel, 9 garages à voitures et bien sûr, vidéosurveillance.

Le commissaire Hubert se dirigeait vers l'arrière du château, quittant l'herbe humide vers les graviers blancs, qui crissaient tout autant que les graviers ordinaires, gris, qu'on pouvait nommer tout bêtement des cailloux.

Même si l'évidence s'affichait aux yeux de tous, le commissaire Hubert ne tirait aucun dénouement ou postulat sur place. Il attendait pour cela, comme à son habitude, que tous les éléments pris sur place, par ses équipes, par la police scientifique, puis les résultats des autopsies soient connus, pour formuler sa première hypothèse.

Aussi, cet homicide ne ferait donc pas exception, même si tous les indices concordaient à prédire un dénouement rapide. Et la rapidité d'une réponse était expressément demandée par le parquet, quand une personnalité ou un membre d'une famille influente était tué. Ce qui était le cas.

On l'avait détourné des bureaux, de la paperasse qu'il était obligé, de plus en plus, à remplir.

Il se souvenait, lorsque jeune officier, il était l'adjoint du commissaire Barbier, qui était toujours sur le terrain, jamais dans son bureau. Cet homme, hélas

trop vite emporté par l'abus d'alcool, de cigarettes et de bonne chère, ne faisait pas de politique, il la laissait à d'autre. Mais aujourd'hui, tout a changé. Le rôle d'un commissaire est de faire le lien entre les huiles de la police et ses hommes, avec tous les travers que cela comporte. Alors, s'il était peiné qu'un homme soit mort, il était content que ce soit quelqu'un de connu pour le tirer de son bureau, trop calfeutré.

Pour autant, le commissaire était sérieux et inflexible. Sa première conclusion, il ne l'a donnerait que d'ici deux ou trois jours, selon un processus strict :

Sur sa table, vierge, il mettra à gauche de haut en bas, les photos de l'affaire et seules celles qu'il décidait nécessaire – cette élimination comportait déjà un début d'analyse, mais qu'il gardait pour lui – puis en haut au milieu, le rapport du légiste, en dessous, le dossier et sur la droite, une multitude de post-its de plusieurs couleurs : les roses pour les suspects, jaune pour les lieux, bleus pour les mobiles, verts pour les armes, blancs pour les indices... Parfois, les hypothèses venaient rapidement – une heure, ce qui était rapide pour Hubert – d'autres fois, elles venaient plus lentement, un à deux jours, où on l'apercevait, immobile et songeur, devant ses éléments. Dans ces moments, nuls n'imagineraient commettre le moindre bruit.

Mais de l'avis de tous, le commissaire Hubert était un bon flic : sérieux, un bon patron avec son équipe et une forte proportion à régler les affaires. C'est surtout ce dernier point qui importait le parquet, représenté

par le procureur Véjtitas, qui, lui, était dans le domaine de la rapidité.

Cette précipitation, imposée par l'importance de l'événement, accentuait les tics de ses yeux qui clignaient sans cesse et ne diminuaient que, sous l'assaut de ses incisives, par la réalisation de jolies rognures de ses ongles, en forme de croissant de lune.

Cet appétit féroce lui provoquait des boursouflures de peau sous le peu d'ongles qui lui restaient. Avec ses doigts, longs et fins, ces petits gonflements lui faisaient le même index que l'extraterrestre de Steven Spielberg : E.T., sans toutefois la petite lumière au bout.

Rapidité et efficacité, il accordait déjà une conférence de presse, devant les grilles du domaine. Avec toutes les précautions d'usage, il offrait à manger aux journalistes où les premiers éléments de l'enquête donnaient à penser à un meurtre, suivi du suicide du meurtrier. Mais qu'il était encore trop tôt, pour avoir un déroulement précis des événements.

Juste assez de contenu pour que la presse puisse faire leurs gros titres sur l'affaire, spéculer sur le pourquoi de l'agression et digresse, enfin, sur la famille de la victime.

Dans une actualité assez calme, rien de tel qu'un meurtre d'une personnalité, même assez terne comme celle de Nicolas Wonder, pour remplir les feuilles, trop minces des journaux et magazines.

De toute façon le pedigree du défunt était suffisant, pour sortir toutes les archives sur la fameuse

famille Wonder – pair de France si nous étions encore sous le règne de l'ancien régime – au fameux empire financier.

Le commissaire rentra par la porte-fenêtre qui donnait dans la pièce où s'était passé le crime, qui constituait l'aile Est. C'est comme cela que le majordome lui avait présenté l'un des deux petits bâtiments d'un étage et surmontés d'une terrasse qui était collée de chaque côté du bâtiment principal.

Le corps de Nicolas Wonder était toujours par terre, la tête collée au pied de la petite table basse en fer et au-dessus de verre, sur laquelle, son crâne s'était fracassé sur son coin. Ce coup violent provoqua une morte immédiate, ouvrant son bulbe et déclenchant un débit important de son sang qui s'était répandu sur le tapis, peut être persan et qui ne retrouvera, sans doute jamais, son lustre d'antan.

À l'opposé de la pièce reposait le second corps. Celui de Kevin Cumard, employé de maison au service de la famille Wonder, qui avait le titre d'homme à tout faire, c'est-à-dire sans fonction réellement définie. Il était assis sur un fauteuil, la tête rejetée en arrière et dont tout ce qu'elle contenait auparavant avait été projeté, et collé contre le mur derrière lui. Le fautif était une arme, toujours à sa main : un pistolet Allemand Walther P4, d'un calibre de 9mm.

Entre les deux, une table où trônait une machine à écrire d'un modèle des années 1970, une feuille insérée entre les rouleaux et où pouvait lire.

« Moi, Kevin Cumard, je viens de tuer par accident Nicolas Wonder en le poussant sur la table basse du salon de l'aile est. Je ne pourrais pas supporter la prison, ni le souvenir de cette faute. Je préfère donc me tuer et je demande pardon à Mme Wonder pour la mort de son fils.

Adieu. »

Tout était clair, assez limpide, une conclusion aurait pu être tirée assez rapidement. Sauf que c'était le commissaire Hubert qui dirigeait l'enquête.

Il se dirigea vers Goulven Le Pontic, son adjoint. Autant le Commissaire Hubert était d'allure débonnaire, autant on sentait une sorte de tension chez Le Pontic. Dans son obsession de bien faire, de mériter sa nouvelle place de commandant à seulement 27 ans, quelqu'un qui le rencontrerait pour la première fois aurait pu le décrire comme quelqu'un de froid, sévère, fermé, le genre de flic qu'on évite d'emmerder.

Le Pontic, et son nouveau grade le confirmant, était tout à fait apte à gérer seul cet homicide. Sauf qu'on était sur une affaire dite sensible. Alors la DRPJ de Paris, appelé d'office dans ce type d'événement, avait nommé en plus un commissaire. Ce fut Hubert, choisi pour son calme, sa rigueur et son taux de résolution très élevé. Même s'il ne fallait pas compter sur lui, pour la rapidité. « L'homme parfait n'existe toujours pas », se plaisait-il toujours à répéter.

Donc, aujourd'hui, Le Pontic jouait les interméd-

diaires entres les lieutenants, inspecteurs et Hubert. Ils se connaissaient, avaient déjà travaillé ensemble et se respectaient.

« Alors Le Pontic, qu'est-ce vous pouvez me dire de plus que tout à l'heure ? » interrogeât le commissaire Hubert.

Muni de son petit carnet à spirale, Le Pontic égrenait ses notes.

La victime, Nicolas Wonder, 45 ans, célibataire, vivait avec ses parents, benjamin de la fratrie des 4 enfants Wonder. Une vie sociale assez faible, pas de métier défini. Sur le meurtrier, Kevin Cumard, 25 ans, au service de la famille Wonder depuis 2 ans comme homme à tout faire. Pas de casier. Vraisemblablement une dispute, dont nous ne connaissons pas encore la cause et qui a mal tourné.

Nous avons interrogé la famille. La mère est effondrée. Nous n'avons pas pu vraiment lui poser les questions d'usage et le docteur de la famille l'a mis sous sédatifs. Pour ce qui est du père, seul le risque de scandale, à l'air de le toucher vraiment. Il a reconnu que l'arme du suicide appartient à sa collection d'armes, qui est bien déclarée avec les permis associés. Il a passé la nuit dans son pied-à-terre parisien, apparemment pas seul et nous demande d'être discret. J'ai quand même le nom de la personne, qui est Muriel Kountchnick, 24 ans, et travaille auprès de M Wonder.

Pour ce qui est des domestiques, ils dorment dans

des dépendances qui sont un peu plus loin. Ils n'ont rien entendu, mais c'est l'un d'entre eux, qui a découvert les deux corps, lors de sa prise de service »

Pendant la litanie des faits, Hubert se demandait comment Le Pontic pouvait relire ses notes. Chaque page était couverte de signes aux formes qui pouvaient ressembler à l'alphabet latin, telle que nous le connaissons, mais torturée, déformée, comme passé dans un tableau de Bacon.

Le Pontic fait partie de cette génération de gaucher non contrarié, où l'éducation nationale, dans sa bienveillance, ne lui pas attaché, avec une corde de cuir, son bras gauche au dos de son dossier.

Non, il fut admis que d'être gaucher n'était plus une tare, que les bûchers étaient éteints et qu'il fallait juste apprendre à ces têtes blondes comment écrire sans dégueulasser leurs copies. Lourde tâche pour les enseignants. Tous des droitiers.

Sans doute que le pourcentage de gaucher au ministère fut faible, car aucune circulaire ne vint donner un début de méthode. Alors, Le Pontic, comme tant d'autres, avait appris seul. Son procédé était étonnant.

Au lieu de mettre sa feuille droite devant lui, il la tournait vers la gauche, et comme le font les Chinois ou les Japonais, il écrivait de haut en bas, mais où les lettres déformées avait un sens pour le bétotien qui lirait sa prose, de gauche à droite. Il avait inventé un

alphabet bien à lui où il écrivait et lisait dans sa « langue ».

Néanmoins, cette technique le faisait écrire comme un cochon et celui lui joua de nombreux tours lors de sa scolarité où chaque devoir écrit devenait un supplice. Où les muscles de sa main tordue, devenait encore plus saillant et finissait dans des douleurs, parfois à la limite du supportable, pour dessiner des lettres le plus lisibles possible et le handicapait dans sa vitesse de rédaction. Pourtant il fut un élève brillant et sa place actuelle, à son âge, le démontrait aisément.

Hubert se souvenait que beaucoup de gauchers qu'il avait connu dans sa vie étaient assez intelligents et Le Pontic n'y faisait pas exception. Cette pensée laissait, certains jours, Hubert dans un état d'infériorité, qu'il combattait aussitôt, en se souvenant de meurtriers gauchers qui étaient des crétins profonds.

Hubert remercia Le Pontic et décida de rentrer à la PJ, car maintenant sa certitude était faite : ses chaussettes étaient bien mouillées.

II.

Le château était illuminé et le ballet des voitures ne cessait pas. Une fois sa cargaison de costume, de crinoline, descendue, les chauffeurs allaient garer leurs berlines allemandes ou britanniques, vers les communs des domestiques.

Ils avaient passés, parfois plusieurs heures, pour venir jusqu'ici, d'abord pour s'extirper de la congestion parisienne, puis pour parcourir la petite centaine de kilomètres qui les séparaient de la capitale.

Plusieurs de ces costumes étaient déjà venus pour y tirer le gibier dans les bois privés de la propriété. Affublés d'habits verts venant des meilleurs tailleurs, souvent anglais, entre deux tirs vers un frôlement d'ails, ils discutaient affaires, fusions. N'étaient invités que des amis, des connaissances sûres, car un accident de chasse est si vite arrivé. Ainsi, nul n'avait pris la grosse tête rougeâtre d'un directeur ou d'un ministre, pour un sanglier.

Mais aujourd'hui, le cercle était plus large.

Relâche sur le triage, la renommée. Accompagnés de leurs épouses, ils amenaient leurs enfants à un de ce bal où se font les mariages. On était entre bonnes familles, parfois ; grosses fortunes, toujours.

Si Mme Wonder avait tant tenu, à ce que cet événement se passe dans leur château, c'était bien pour son dernier fils, Nicolas Wonder. À 40 ans passés, il était toujours célibataire. Évidemment, Mme Wonder était un peu responsable de cet état de fait. À défaut de ses autres enfants, elle l'avait couvé, choyé, castré avaient susurré quelques mauvaises langues, dont M Wonder.

Alors dans cette grande salle d'apparat, des quantités de corps de jeunes premiers et d'ingénues, tournaient et retournaient dans leurs grandes pièces de tissus de premiers choix.

Nicolas Wonder, lui aussi, était bien habillé. Mais, même avec l'aide de ce grand couturier parisien, il avait l'air un peu emprunté. Son père lui avait dit plusieurs fois « le chic on l'a de naissance ; ça ne s'apprend pas et hélas, ne s'achète pas ! »

Mme Wonder espérait quand même qu'une fille moins timide que les autres puisse l'aborder, avec toutes les formes néanmoins, pour engager, ne serait-ce qu'une conversation. Mais son air un peu renfrogné, ses yeux plissés devant tant de lumière, n'engageait personne à faire le premier pas.

La loi interdit de déshériter ses enfants. Et cela était aussi vrai pour Gustave Wonder, le fondateur du

groupe éponyme. Cela le désolait de savoir qu'une partie de sa fortune irait à des enfants qui n'en sont pas dignes, qui n'ont jamais fait quoi que ce soit pour en gagner.

C'est pourtant pour cette raison que chacun des enfants des Wonder était des bons partis et que pendant plusieurs années, nombres de galantes étaient passés et espéraient un mariage où l'argent ne ferait jamais défaut. Certaines furent éconduites par la famille Wonder, beaucoup n'eurent aucun intérêt pour Nicolas Wonder, mais toute fut suspicieuse à ses yeux, car il tenait tant à son argent, même immérité. Il soupçonnait quiconque, homme ou femme s'approchant de lui, de vouloir lui soutirer quelques largesses, compliquant toute vie sociale.

Son père avait bien tenté de faire rentrer, au moins une fois dans sa vie, une femme dans son lit. Il avait lui-même profité du corps souple et habillé d'une domestique et lui avait demandé de déniaiser son fils.

Quand elle fit son entrée dans la chambre de Nicolas Wonder seulement habillée de ses chaussures à haut talon que M Wonder lui avait offert, elle ne fut pas bien accueillie. La vision de ses longues jambes, sa peau hâlée, sa toison dorée comme ses cheveux, sa taille fine et ses seins, peut être un peu trop lourd, fit sur Nicolas Wonder l'effet contraire à celui escompté. Apeuré, tel un prêtre devant le diable, il se colla contre le mur de sa chambre en hurlant le nom de sa

mère, qui en arrivant, vit d'abord les fesses rebondies de la domestique, puis les yeux exorbités de son fils et enfin ceux étonnés de la cause de tout cela. Alors, tranquillement, elle défit ses chaussures, puis s'en alla dans les couloirs du château, rejoindre sa chambre, toujours nue. Elle continua sa carrière et sa relation avec M Wonder, dans le pied-à-terre parisien de ce dernier. Tout au moins pendant quelques mois.

Sa mère l'avait longuement consolé, avait donné raison à son fils contre cette tentatrice diabolique et plus jamais, M Wonder ne se mêla de la vie de son fils.

Même s'il le fit inconsciemment, en engageant Kevin Cumar plusieurs années après cet incident. Et quand ce dernier rentra nu dans la chambre de l'héritier, ses jambes bien galbées, son sexe à l'érection bien maîtrisé et ses pectoraux et biceps bandés, Nicolas Wonder se tut.

Alors là, entre deux cigares avec les pères des jeunes premiers et ingénus, Gustave Wonder vit bien que cet argent dépensé pour cette fête n'aura servi à rien, en apercevant entre deux robes volant dans les valse, son fils, le dos collé au mur et lisant l'ennui dans ses yeux. Pourtant, nul ne savait qu'il ne lui restait que quelques jours à vivre.